

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 3 (1881)
Heft: 4

Artikel: Indications hygiéniques : [1ère partie]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-131857>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'Algérie fournit aussi une gomme dite gomme de Barbarie, d'une qualité inférieure.

Dans le pays du Cap se trouvent des forêts exploitées, d'un acacia gommier appelé *acacia capensis*. La gomme qu'on en retire est importée en Angleterre depuis 50 ans en quantités assez grandes; mais elle est considérée comme très inférieure à la gomme du Sénégal. On peut l'assimiler à celle de Sadra-Beida, car elle est comme celle-ci très cassante.

De ces quelques lignes on peut déduire que la gomme donne lieu à un commerce assez considérable en Afrique; mais il ne faut pas s'en exagérer l'importance ni admettre sans réserve l'opinion de certains voyageurs d'après lesquels les Arabes, dans leurs courses à travers les déserts, se nourriraient uniquement de gomme. Cette alimentation ne peut être que temporaire, car de nombreuses expériences ont prouvé que l'usage prolongé de cette substance produit la mort par inanition.

INDICATIONS HYGIÉNIQUES

Tous ceux qui s'intéressent aux découvertes des explorateurs en Afrique sont péniblement frappés des difficultés qu'opposent à ceux-ci soit l'insalubrité des côtes basses, des deltas des fleuves ou de certaines vallées intérieures¹, soit le manque d'eau dans le Sahara ou sur les hauts plateaux de l'Afrique méridionale, soit les pluies diluviales des régions tropicales et les torrents d'eau qu'elles font déborder dans les plaines, soit le fléau de la tsetsé. Encore s'il ne s'agissait que de difficultés! mais combien ont payé de leur vie leur dévouement à la science et à la civilisation! C'est par centaines que l'on compte ces nobles victimes; qu'il nous suffise de rappeler les noms des plus récentes, parmi les plus connus: MM. Maes, Crespel, Wautier, Deleu, Popelin, Debaize, Madoni, Fraccaroli, Gessi, Matteucci, Dr Smith, Keith Johnston, Elton, Stahl, Phipson Wybrandt, Pinkerton, Hildebrandt, Bonnat. Combien de missionnaires n'ont pas moissonnés les fièvres entre la côte de Zanzibar et les lacs, ou à la côte occidentale! à la côte d'Or, la mission bâloise vient de perdre quatre de ses agents dans l'espace d'un mois. Il n'est presque pas une expédition qui ne voie tel ou tel de ses membres atteint de

¹ Voyez les deux articles de M. le Dr H.-C. Lombard, sur les conditions sanitaires du continent africain, 2^{me} année, p. 121 et 143.

la fièvre ou de la dysenterie ; pour ne parler que de deux de celles qui sont en cours, Stanley est malade et MM. Moustier et Billet, qui accompagnent le Dr Bayol, souffrent de fièvres paludéennes. D'après les *Missions d'Afrique*, pas un des missionnaires romains n'y a échappé.

Ni les difficultés, ni les dangers n'arrêteront le mouvement de l'exploration, non plus que les efforts des chrétiens d'Europe et d'Amérique pour le relèvement des noirs. Mais n'y a-t-il rien à faire pour diminuer ou écarter les obstacles et les périls auxquels s'exposent généreusement voyageurs, savants et philanthropes ?

La Commission internationale de l'Association africaine a reconnu l'importance de cette question. Dans sa session de 1877, à Bruxelles, sur la proposition des délégués autrichiens, et dans l'intérêt des explorateurs de l'Afrique, elle décida d'engager les voyageurs à indiquer, dans leurs rapports, les moyens préservatifs employés par eux pendant leurs voyages en Afrique, pour se garantir contre les maladies habituelles du pays, et exprima le vœu que les comités nationaux servissent d'intermédiaires entre le comité exécutif et les voyageurs qui voudraient bien rédiger des notes sur les meilleurs moyens préservatifs à employer.

N'est-il pas du devoir de tous de propager les idées qui pourraient contribuer à sauver tant de vies précieuses ? A ce titre, nous sommes heureux de donner place dans notre journal à quelques notes qu'un ami de l'œuvre africaine a bien voulu nous remettre, et que nous accompagnerons de quelques développements.

Les explorateurs ne pourraient-ils pas se charger de graines d'*eucalyptus*, pour les planter dans des emplacements dont la situation paraîtrait favorable à des stations futures, mais dont les environs ne présenteraient pas encore un degré suffisant de salubrité ? Les essais heureux faits en Algérie et ailleurs, pour acclimater cette précieuse essence, sont de nature à encourager ceux qui voudraient l'introduire dans les régions qu'ils visitent. J'ai reçu tout récemment quelques renseignements nouveaux sur cet utile végétal. Dans un établissement d'acclimatation on a cultivé 45 variétés d'*eucalyptus*, et la préférence a été donnée à l'*eucalyptus amygdalina*, pour les raisons suivantes : 1^o Son développement est très rapide ; il croît de 70 pieds en 8 ans ; 2^o Ses propriétés hygiéniques ont une efficacité quatre fois plus grande que celles de l'*eucalyptus globulus* ; 3^o Son bois est très dur, ce qui le rend inattaquable aux insectes et éminemment propre aux constructions navales, en sorte qu'en en faisant des plantations, on se préparerait pour l'avenir une source d'exportation ; 4^o Son écorce peut trouver plusieurs applications industrielles ; 5^o Il vient bien dans tous les sols et résiste aux vents et aux températures variables.

L'acclimatation de l'*E. globulus* en Afrique a eu surtout pour but

l'assainissement de terrains marécageux destinés à la colonisation. Ses racines sont tellement avides d'eau qu'elles desséchent le terrain tout autour du pied de l'arbre, tandis que ses feuilles verticales exhalent des principes essentiels qui jouent dans l'atmosphère le rôle de désinfectant oxygéné. On retire des feuilles une essence qui a des propriétés stimulantes, fébrifuges et antiputrides. Les essais tentés en Algérie pour assainir les plaines de la Macta et de l'Habra, l'emplacement du lac Fetzara desséché, ainsi que les environs de Biskra et ceux d'Aïn Mokra, au moyen de l'*E. globulus* ont parfaitement réussi; depuis sa plantation les fièvres intermittentes ont sensiblement diminué en fréquence et en gravité. Il avait été question d'en planter sur la côte occidentale d'Afrique, à la côte d'Or, dans le delta du Niger, au Calabar; nous ne savons si ce projet a été mis à exécution. En revanche sa culture a considérablement amélioré l'état sanitaire de Zanzibar et de Lorenzo Marquez. Les bons résultats obtenus avec l'*E. globulus* ne peuvent qu'encourager à faire des essais avec l'*E. amygdalina* qui, outre les avantages susmentionnés, a encore celui de résister mieux au froid que le *globulus*, et d'atteindre une hauteur de 140 mètres, tandis que ce dernier ne dépasse guère 110 mètres. Après le *Wellingtonia*, l'*E. amygdalina* est le plus grand des végétaux connus.

Si l'eucalyptus assèche les terrains où il croît, l'*arbre à pluie*, le *Tamdi caspi* des Péruviens, condense au contraire avec énergie l'humidité de l'air pour la verser autour de lui, et cela d'autant plus abondamment que la chaleur et la sécheresse sont plus grandes. Or la partie méridionale de l'Afrique tend à se dessécher de plus en plus, comme l'a démontré M. Brown dans un travail publié en 1876. Créer des plantations de cette essence dans les lieux élevés et secs permettrait de modifier avec le temps les conditions hydrologiques d'une contrée et de conquérir sur le désert de nouveaux espaces qui se fertiliseraient en attendant que le colon vînt les cultiver. On pourrait associer au Tamdi caspi l'*arbre à lait* du Venezuela, *Brosimum galactodendron*, laboratoire naturel de lait condensé, analogue à la crème et très nutritif. Toutefois cette espèce végétale exige une température de 22° centigrades et un certain degré d'humidité.

La question de l'extension des déserts par suite du desséchement de terres autrefois arrosées par de nombreux cours d'eau, est une question capitale, pour l'Afrique comme pour les autres continents, et importante pour la colonisation aussi bien que pour l'exploration au nord ou au sud du continent noir. On a constaté que dans le Sahara, au sud du Cunéné, au Kalahari, sur les plateaux des Karrous, etc., ont circulé des rivières qui ont disparu de la surface du sol, par suite du déboisement des terres

qui reçoivent maintenant beaucoup moins d'eau de pluie que précédemment et peuvent demeurer des années sans qu'il y en tombe une goutte. Les Karrous, en particulier, sont sans rivières et sans arbres, et, pendant la saison sèche, leur sol argileux et rougeâtre se durcit presque à l'égal de la tuile ; toute végétation y meurt, à l'exception de celle des plantes grasses qui seules y conservent un reste de verdure. Quand les pluies arrivent, ces plateaux se couvrent d'une verdure éclatante et les colons y amènent de toutes parts leurs troupeaux, mais cela ne dure qu'un mois ; bientôt le soleil a desséché les plantes, le désert reparaît et les hommes ainsi que les animaux doivent abandonner ces lieux devenus inhabitables. On se souvient encore de la sécheresse de deux ans qui a sévi de 1876 à 1878 sur toute l'Afrique australe, où la terre, devenue dure comme la pierre, ne pouvait recevoir la charrue, où les récoltes séchaient sur pied, où les feuillages étaient grillés, les fontaines avaient disparu, bœufs et moutons mouraient par milliers, de faim et de soif. Dans le pays des Héreros, des Damaras et des Namaquas, de même qu'au Sahara, les rivières ne sont plus que des ouadis où l'eau coule par intermittence et seulement après des pluies très abondantes. Les missionnaires Böhm et Bernsmann y ont signalé, comme un fait très grave, la diminution toujours plus marquée des pluies tropicales. La rivière Cuisip, qui se jetait autrefois dans l'Océan, à Wallfish Bay, est à sec depuis 14 ans ; d'autres rivières ont cessé de couler depuis plus de 20 ans. Mais dans ces parties de l'Afrique¹, comme au Sahara, il existe des cours d'eau souterrains, dont il serait facile de faire jaillir l'eau au moyen de forages, comme le font les Arabes dans le désert, ou les Français au sud de l'Algérie. Toutefois, pour ramener les eaux à la surface du sol, le meilleur moyen est le reboisement, car, en général les forêts régularisent le régime des eaux, et exercent sur la température comme sur l'atmosphère un effet de pondération et d'équilibre. En effet, elles accroissent la proportion des eaux de pluie et favorisent l'alimentation des sources et des nappes d'eau souterraines. En outre, le couvert des arbres de la forêt ralentit dans une forte proportion l'évaporation de l'eau reçue par le sol et contribue par là au maintien de la fraîcheur de celui-ci et à la régularisation du régime des sources. Quant aux essences

¹ D'après le *Natal Mercury*, M. Molyneux, ingénieur, en étudiant les Karrous au point de vue de la houille, a constaté qu'ils renferment d'immenses provisions d'eau cachées sous la surface du sol, et qui ne demandent qu'à être exploitées pour transformer le désert en champs fertiles.

à employer pour le reboisement, le *Tamdi caspi* et l'*arbre à lait*, indiqués par notre correspondant, pourront rendre de grands services. Le premier, trouvé près de Moyobamba au Pérou, atteint 16 mètres de hauteur, et 1 mètre de diamètre près du sol; il absorbe en très grande quantité l'humidité de l'air ambiant, et cette humidité retombe en gouttes de pluie sur la terre altérée, si bien que, dans les lieux manquant de pente, une petite mare se forme au pied de l'arbre. Sa puissance d'absorption surtout en été est grande quand les fleuves sont bas, les sources faibles, l'eau rare partout. — L'*arbre à lait* de la province de Cumana, dans le nord de l'Amérique méridionale, servira plutôt à la nourriture des habitants des régions sèches, où la vache ne peut exister par suite de la présence de la tsetsé. Quoique pendant plusieurs mois de l'année aucune ondée n'arrose son feuillage, que ses branches paraissent mortes et desséchées, son tronc n'en fournit pas moins un lait doux et nourrissant, dont les habitants des lieux où il se trouve font grand usage. On peut y joindre encore le *masaranduba*, qui fournit aux habitants de Para un lait qu'ils boivent avec leur thé ou leur café, et le *ravenala* de Madagascar, nommé souvent *arbre du voyageur*, parce que les feuilles contiennent à leur base une eau qu'on peut obtenir en perforant le pétiole. Semés ou plantés dans les lieux envahis par le désert, où exposés à des sécheresses prolongées, ces arbres, en y ramenant la végétation, y rappelleraient les habitants qui ont dû émigrer, et empêcheraient les voyageurs et les missionnaires d'être exposés aux horreurs de la soif, comme cela arrive trop souvent, comme ce fut le cas, en particulier, pour Livingstone dans le désert de Kalahari.

Quant aux maladies principales auxquelles succombent souvent les Européens, la dysenterie et les fièvres paludéennes, notre correspondant signale comme moyen préventif à employer, les feuilles du baobab.

Les indigènes de la Sénégambie recueillent les feuilles du baobab (*Adansonia digitata*), qui apparaissent à l'époque des pluies, ils les font sécher soigneusement, puis les réduisent en une poudre d'un beau vert nommée *calo*, qu'ils conservent à l'abri de l'humidité. On emploie aussi avec succès l'enveloppe du fruit. Adanson a éprouvé les bons effets de cette poudre, qui l'a préservé des dysenteries et des fièvres inflammatoires auxquelles les Européens sont fréquemment exposés au Sénégal. Il est vrai qu'il s'agit ici des fièvres du Sénégal, mais ne pourrait-on pas opposer ce remède à celles de la région équatoriale? Le baobab s'y rencontre, et quoiqu'il n'y existe pas en forêts compactes comme au Cap Vert, il ne serait cependant pas difficile de se procurer cette poudre comme médicament; elle paraît avoir plus d'efficacité que le tamarinier.

A propos des bons effets éprouvés par Adanson de l'usage de la poudre de baobab, il n'est peut-être pas inutile de rappeler la recommandation faite aux Européens par M. Bonnat, qui avait résidé en Guinée et pendant six ans à Coumassie, d'adopter la nourriture et le genre de vie des indigènes. On sait combien ils sont moins accessibles aux maladies auxquelles succombent les blancs. Peut-être la cause en est-elle qu'ils peuvent braver impunément les poisons qu'on respire dans ces parages, saturés qu'ils en sont dès leur enfance. Dans une des expéditions du Niger, de 62 blancs embarqués sur l'*Albert*, 55 eurent la fièvre et 23 succombèrent; sur 15 nègres d'Amérique, 6 eurent la fièvre, pas un ne succomba, et de 76 natifs de la côte d'Afrique, pas un n'eut la fièvre. M. Bonnat était persuadé que l'intérieur de la Guinée et même une partie de la côte ne seraient pas plus dangereux pour les blancs que pour les noirs, pourvu que les premiers renonçassent au régime alimentaire substantiel de l'Europe, pour se mettre à celui des gens du pays. Avec une nourriture frugale, il a pu se livrer à des travaux agricoles dans le pays des Achantis, pendant dix heures par jour, sans être incommodé. Schütt raconte aussi dans son journal que, par nécessité, il s'accoutuma peu à peu à quelques-uns des mets des indigènes, sans en éprouver aucun mal; avant lui, Falkenstein avait fait l'expérience qu'on peut parfaitement manger les mets africains, quand on s'est un peu fait au climat. Si cela est vrai d'une manière générale, et si l'emploi du *calo* a préservé Adanson des maladies du Sénégal, on ne peut qu'en recommander l'usage à tous les Européens qui s'établissent ou qui voyagent dans des districts où la malaria et la dysenterie sévissent avec moins d'intensité qu'au Sénégal. Les indigènes s'en servent pour leur nourriture, en le mêlant à leurs aliments, notamment au couscoussou.

Dans ce moment où la fièvre jaune fait tant de victimes au Sénégal, il est bon de donner le plus de publicité possible au succès obtenu par le D^r La Caille dans le traitement d'un certain nombre de cas de fièvre jaune à Rio de Janeiro. Il a employé l'acide phénique et ses dérivés, sous forme d'injections hypodermiques ou de potions, et pas un de ses malades n'a succombé; cependant deux d'entre eux étaient dans un état très grave; l'un d'eux était hors de danger le troisième jour, l'autre était rétabli au bout de sept jours.

(A suivre.)
